

LA RENAISSANCE DU JUDAÏSME AU  
PORTUGAL AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE :  
ARTUR DE BARROS BASTO |  
ABRAHAM ISRAEL BEN-ROSH

Textes de Paul-Louis Couchoud,  
Lily Jean-Javal et Cecil Roth  
*Préface et notes d'Hervé Baudry-Kruger*

La Ligne d'ombre

## TABLE

Avant-propos.....	7
Paul-Louis Couchoud, <i>Les maranes</i> .....	35
Cecil Roth, <i>L'Apôtre des maranes</i> .....	39
Lily Jean-Javal, <i>Sous le charme du Portugal</i>	
Porto et le nord .....	57
Vers le sud : Coimbra et Lisbonne .....	114
Lily Jean-Javal, <i>Une synagogue s'élève à Porto</i> .....	133

CECIL ROTH  
L'APÔTRE DES MARANES

Les deux relations émouvantes que Mme Lily Jean-Javal a rapportées du Portugal ont éveillé un si vif intérêt pour les Maranes et leur « ranimateur », le capitaine de Barros Basto, que nous satisferons certainement la curiosité sympathique de nos lecteurs en leur présentant à nouveau la figure de l'apôtre des Maranes. M. Cecil Roth, de Londres, a bien voulu réserver à *l'Univers Israélite* la relation d'un voyage qu'il a fait récemment au Portugal.

Avec une inutile ostentation, le Sud-Express s'était arrêté dans la sombre gare de Porto. Nous descendîmes et regardâmes autour de nous. J'avais prévenu l'apôtre des Maranes de notre arrivée probable et je pensais trouver, attendant sur le quai, quelque fanatique aux regards sauvages. Mais le seul être visible était un homme hâlé, à l'air jovial, immensément large, quoique d'une taille légèrement au-dessous de la moyenne : le type exact de l'officier de marine anglais, tel que le monde entier le connaît. À la fin, voyant qu'il n'avait pas le choix, il s'approcha et me dit en très bon français – chose assez surprenante :

« Vous êtes bien M. le docteur Cecil Roth, de Londres? »

J'avouai. Il ôta son chapeau d'un geste élégant et se présenta cérémonieusement lui-même : « Le capitaine Artur Carlos de Barros Basto. » Nous nous mîmes à rire tous les deux, lui avec peut-être plus de raison que moi, car il s'attendait à trouver un homme à barbe grise et à l'esprit rassis. Je lui dis que j'étais très honoré de faire sa connaissance et, pour une fois, la phrase banale n'était pas une formule de politesse. L'homme que j'avais ainsi rencontré pour la première fois est sans aucun doute une des personnalités juives les plus remarquables de notre temps.

Artur Carlos de Barros Basto naquit en 1887 à Amarante, petite localité voisine de Porto. Il descendait d'une famille marane, de ces juifs que la violence avait obligés à se faire chrétiens quatre cents ans auparavant, mais qui, malgré des siècles de persécutions, étaient demeurés fidèles en leur cœur à l'idéal religieux de leurs aïeux. Son grand-père, en particulier, était scrupuleux dans son attachement. Ce fut lui qui communiqua à son petit-fils son enthousiasme pour le judaïsme.

L'expression en était nécessairement limitée. En 1497, tous les juifs du Portugal avaient été convertis au christianisme par la force brutale, sur un ordre du roi Manuel I. On ne leur avait même pas laissé ce choix entre la conversion et l'émigration ou même le martyre, que d'autres pays leur avaient consenti. Presque tous les juifs portugais, hommes, femmes et enfants, furent les victimes de la bigoterie royale.

Ensuite, durant près de trois siècles, l'Inquisition tint le Portugal en son pouvoir. La pratique du judaïsme était absolument interdite. Plus de quarante mille personnes furent déférées au Saint-Office, principalement sous

l'inculpation de judaïser. Beaucoup subirent le châtement suprême<sup>1</sup>.

Une parole surprise suffisait à condamner un homme au bûcher. Être vu changeant de chemise le jour du sabbat ou un jour de fête ou jeûnant le jour du Grand Jeûne équivalait à un arrêt de mort.

Dans de telles conditions, les Maranes se trouvaient dans l'impossibilité de continuer à observer intégralement le judaïsme, d'autant plus qu'ils étaient totalement séparés du monde juif extérieur et des sources classiques de l'inspiration juive. Beaucoup des traditions de leurs pères tombèrent nécessairement en désuétude. Il est même surprenant qu'ils aient pu en conserver autant. Il ne s'agit pas seulement des préceptes bibliques, avec lesquels il leur était facile de demeurer familiers, mais encore des pratiques traditionnelles moins importantes. Ils continuèrent à observer le sabbat, allumant même les chandelles le vendredi soir pour en marquer la venue. Ils jeûnaient le Jour de l'Expiation, quoiqu'ils le retardassent d'un jour afin de dépister les espions de l'Inquisition, le célébrant le onzième jour suivant la nouvelle lune et non plus le dixième. Ils fêtaient la Pâque et mangeaient du pain sans levain, en différant d'un jour, comme pour le jeûne. Ils conservaient encore

1. Exactement 45317 procès ayant débouché sur une sentence, pour la plupart conservés aux archives nationales du Portugal (ANTT, Lisbonne). Le nombre des exécutions capitales, menées lors d'autodafés (du portugais «*auto-de-fé* : acte de foi ») entre 1557 et 1750, est évalué à plus de 1500. À lire : F. Bethencourt, *L'Inquisition à l'époque moderne* (Fayard, 1995) ; G. Marcocci & José Paiva, *História da Inquisição Portuguesa (1536-1821)* (A Esfera do Livro, 2013) (NdÉ).

beaucoup d'autres survivances des anciennes pratiques juives. Avant tout, ils gardaient l'essentiel de la foi juive : le plus strict monothéisme, à l'exclusion des doctrines et des pratiques de leur entourage chrétien.

Dans la seconde partie du dix-huitième siècle, l'Inquisition fut abolie au Portugal<sup>1</sup>. Il ne faut pourtant pas en conclure que les Maranes purent immédiatement se démasquer et revenir publiquement à l'observance de leur religion ancestrale. Quoique le judaïsme cessât d'être sans doute un crime capital, la pratique n'en demeurait pas moins d'une légalité contestable. Les préjugés du peuple restaient intacts. De plus, la tradition secrète, enracinée par trois siècles d'existence, n'était pas facile à rejeter. C'est pourquoi les Maranes continuèrent à mener leur vie double : leurs lèvres rendaient hommage au christianisme, mais ils demeuraient juifs en leur cœur. Même la déclaration de liberté de conscience faite en 1911, au moment de la proclamation de la République portugaise, fut insuffisante à détruire des habitudes maintenant séculaires, et la pratique du « crypto-judaïsme » ne subit presque aucun changement. Le secret était si bien observé que presque tous les savants croyaient les Maranes portugais virtuellement absorbés par la population ambiante ; la redécouverte de leur existence fut accueillie dans les milieux scientifiques comme une des révélations les plus extraordinaires des temps actuels.

1. En réalité, en 1821. En 1768, l'ancien système de censure, Inquisition, évêché et administration civile, fit place à un organe unique d'État, la *Real Mesa Censória*.

Telle était l'atmosphère de judaïsme secret dans laquelle Artur Carlos de Barros Basto était né. Son origine juive se décela peut-être par l'activité prodigieuse et variée qu'il manifesta en grandissant. Homme d'action, il fit sa carrière dans l'armée et devint un soldat de profession. Il fut un des premiers adhérents du mouvement révolutionnaire de 1910, qui marque la naissance du Portugal moderne. Ce fut lui qui, en un jour mémorable de cette année, hissa le drapeau républicain sur l'hôtel de ville de Porto, au péril de sa vie, et fut ensuite porté en triomphe par la population enthousiasmée. Pendant la guerre, il servit avec le corps expéditionnaire en France, sur le front anglais ; il se signala d'une façon exceptionnelle et sa bravoure lui valut d'être plusieurs fois décoré et cité à l'ordre du jour. C'est lui qui introduisit le scoutisme au Portugal ; il en est un champion passionné. En même temps, il se faisait un nom comme écrivain et il était considéré comme un des membres les plus importants du cercle littéraire qui a son centre à Porto.

Mais, au milieu de toute cette activité, surgissait peu à peu en lui un sentiment juif qu'il ne pouvait pas réprimer ; la conviction écrasante de la force attirante de la religion juive, et celle de sa propre identité avec le peuple juif tout entier. Avant la guerre déjà, il avait commencé à fréquenter la synagogue de Lisbonne et à étudier l'hébreu, dont il a maintenant une connaissance exceptionnelle pour un autodidacte. Mais la communauté officielle, prisonnière des traditions timorées des siècles précédents, hésitait à l'encourager. (Il ne faut pas oublier que jusqu'à la Révolution, les juifs qui vivaient au Portugal y étaient simplement

tolérés. Leur désignation officielle était « la colonie juive » et les plans de la synagogue de Lisbonne avaient dû être soumis aux autorités officielles qui les avaient légèrement modifiés, afin qu'elle ne donnât pas l'impression d'un lieu consacré au culte!) Mais après la guerre, le sentiment juif de Barros Basto était devenu trop puissant pour être plus longtemps comprimé, et il fallait plus que la froideur de la communauté locale pour le décourager. Il traversa la Méditerranée, alla à Tanger, et entra définitivement parmi les juifs. Quelque temps après, il épousa une charmante jeune fille, appartenant à l'une des meilleures familles de la communauté de Lisbonne, et il réalisa de la sorte l'ambition qu'il avait de fonder un foyer véritablement juif.

Pendant tout ce temps, il était resté en garnison, à Porto, où il était devenu capitaine d'infanterie. En 1497, quand les juifs avaient été convertis de force, la synagogue principale de Porto avait été donnée aux Bénédictins, qui en avaient fait une église dont une partie subsiste encore. Tout près, dans l'ancienne *judiaria*, on avait érigé un monastère, plus tard confisqué par l'État et transformé en prison ; le gouverneur en était maintenant le capitaine Barros Basto : curieux exemple d'ironie historique... Mais bien que Porto soit la deuxième ville du Portugal, il n'y avait pas là de communauté juive constituée. Les quelques émigrants occasionnels arrivés récemment du nord et de l'est européen n'avaient pas encore eu suffisamment de vitalité pour organiser leur vie religieuse. Avec une énergie caractéristique, ce prosélyte militant se mit à l'œuvre et réussit à infuser aux autres quelque chose de sa propre activité. Peu de temps après, une communauté était organisée, recevait

le nom significatif de *Mekor Hayim* (« Fontaine de Vie ») et une synagogue temporaire était installée.

Mais la fondation d'un oratoire n'était qu'un commencement. Avec son âme combative, Barros Basto se sentit poussé à ramener ses frères maranes au judaïsme intégral de leurs pères, comme lui-même y était revenu. À Porto même, il avait réussi contact avec plusieurs d'entre eux, qu'il amenait à la synagogue, et il avait réussi dans quelques cas à les rendre au judaïsme officiel. Il trouva parmi eux quelques-uns de ses plus enthousiastes collaborateurs, mais ce n'étaient là que des individus isolés. La masse des Maranes vivait dans les villes et les villages de la région montagneuse voisine de l'Espagne, d'où étaient d'ailleurs venus aussi ceux qui, habitant Porto, étaient arrivés des provinces de Beira, de Trás-os-Montes, etc. Il fallait aller là en personne, et c'est à quoi Barros Basto consacra désormais les rares loisirs que lui laissaient ses obligations militaires.

Ce qui est arrivé au cours de ces voyages constitue peut-être l'aventure la plus romanesque de l'histoire moderne. Certains endroits étaient si loin de tout qu'ils se trouvaient absolument inaccessibles par chemin de fer : leurs habitants vivent encore complètement isolés du reste du monde. Une histoire, entre autres, est caractéristique :

Dans une diligence, peinant le long d'une route de campagne poudreuse, les voyageurs lièrent conversation. Un personnage à l'air jovial, assis dans un coin, fut interrogé sur le but de son voyage. Quand il l'eut indiqué, tous les autres essayèrent de le dissuader de poursuivre : « Attention, lui dirent-ils, c'est un endroit plein de juifs » (ils voulaient dire de Maranes, bien

entendu). « Vraiment, dit l'étranger ; c'est très intéressant, je suis juif moi-même. » Les autres furent stupéfaits et manifestèrent leur indignation par des réflexions à voix basse. Mais à l'arrêt suivant, le propriétaire de la diligence prit l'étranger à part et lui dit que lui aussi était juif et adorait le grand Dieu du ciel, Adonaï. (Il est curieux de constater parmi les Maranes la survivance de ce nom, presque seul du langage hébraïque si familier à leurs ancêtres.) Il fut possible d'avoir par lui d'utiles renseignements sur la composition de la communauté marane.

Arrivé à destination, l'Émissaire de la Rédemption (comme lui-même se désigne avec une certaine fantaisie), endosse son uniforme et va faire une visite au commandant de la garnison, afin de bien établir que son projet n'encourt pas le blâme des autorités. C'est parfois en sa compagnie qu'il se rend ensuite dans la maison d'un marane influent, où l'on a pris rendez-vous. Là, pour la première fois probablement depuis quatre cents ans, on célèbre un service public dans la ville, d'après les rites juifs traditionnels. Beaucoup de ceux qui sont là ont les yeux pleins de larmes : larmes de joie qui saluent le grand événement dont ils sont les témoins privilégiés ; larmes de crainte aussi : pourvu que cet acte n'ait pas été accompli trop tôt ! Puis vient une allocution passionnée et, au cours d'une réunion postérieure, la constitution officielle d'une communauté, avec son président, son *mahamad* et son titre hébreu significatif. Il arriva une fois qu'un médecin qui accompagnait Barros Basto (un ancien marane comme lui), fit entrer en deux jours dans l'alliance d'Abraham, tout un *minyán* d'adultes, appartenant à l'élite de la société de la ville. C'est ainsi

qu'une demi-douzaine de communautés ont ressuscité depuis quelques années.

Des histoires étonnantes circulent au sujet de ces visites. On m'a raconté qu'un vieillard de plus de soixante-dix ans, presque aveugle, pleurait de désappointement à l'idée de ne pouvoir aider l'œuvre. « Mais j'ai mes fils, dit-il, prenez-les ! » Je les ai vus à Porto : de beaux adolescents, pétillants d'intelligence. L'un d'entre eux paraît promis à une brillante carrière intellectuelle, et ils sont dévoués au maître et à son idéal. Et l'on répète avec une sainte terreur, dans les établissements des Maranes, comment un homme, frappé de surdité depuis plusieurs années, priant le Dieu d'Israël tandis qu'on allumait la lampe du tabernacle dans la synagogue nouvelle de sa ville natale, recouvra subitement l'ouïe. Dans la même ville, le gouverneur reçut une députation de dames catholiques : elles le prièrent de faire fermer la synagogue nouvellement bâtie qui leur semblait un outrage à la décence publique. Il refusa du tac au tac : « Que feriez-vous, dit-il, si les juifs venaient me demander de fermer l'église ? »